

FFM 2003 | Amérique latine Voir par d'autres yeux

Monica Haïm

Number 228, November–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haïm, M. (2003). FFM 2003 | Amérique latine : voir par d'autres yeux. *Séquences*, (228), 23–23.

FFM 2003 | AMÉRIQUE LATINE

Voir par d'autres yeux

Pour la quatrième année, les cinématographies de l'Amérique latine sont réunies par André Paquet en un ensemble cohérent et représentatif. Pour moi, l'intérêt de cette section, est de constituer un moyen de connaissance et de compréhension de l'Autre.

Des huit films argentins sélectionnés, quatre —

El polaquito, **Imposible**, **La mecha** et **Yo no se que me han hecho tus ojos** — forment un ensemble qui rend compte des diverses approches du cinéma qui cohabitent dans ce pays. **El polaquito** de Juan Carlos Desanzo, illustre, dans un langage académique, les conditions de vie des enfants de la rue et en dénonce la barbarie, alors que **La mecha** de Raul Perrone, plus libre et surtout plus aéré, trace le quotidien d'un homme de quatre-vingt-trois ans dans un petit village. Faute de moyens pour acheter un radiateur électrique, il passe toute une journée à chercher une mèche de rechange pour un vieux réchaud que l'on ne fabrique plus. Cette quête révèle et documente le paysage, maussade, de cette contrée en le juxtaposant à la chaleur des rapports humains. Quasi ethnographique par l'attention prêtée aux détails, **La mecha**, traduit la réalité d'une existence anonyme. À mi-chemin de ces antipodes du cinéma social, **Imposible** de Cristian Pauls, première œuvre fort personnelle dans son approche et étonnamment maîtrisée dans sa forme, évoque le désarroi existentiel et amoureux de deux couples — l'un bourgeois, l'autre marginal — qui ne se distinguent que par les conditions économiques de leur existence. Dans l'obscurité de la nuit, le récit parvient à représenter les émotions des personnages par le giclement ou l'écoulement des fluides corporels — sang, vomis, urine — sans aucun sensationnalisme.

L'amour est aussi présent à deux titres dans **Yo no se que me han hecho tus ojos**, l'essai documentaire de Sergio Wolf et Lorena Muñoz consacré à Ada Falcon, célèbre cantatrice de tango des années 30, qui, en 1942, se retira dans un couvent où, récemment, elle est morte oubliée, à plus de quatre-vingt-dix ans. D'une part, la cantatrice a abandonné carrière et vie mondaine pour un amour déçu; d'autre part, le travail d'enquête et de fouille des réalisateurs s'inscrit dans un projet social de mémoire qui témoigne de leur amour de Buenos Aires et de sa culture populaire.

Un projet semblable anime **Recuerdos**, premier long métrage documentaire de la Mexicaine Marcela Arteaga. Partant du film inachevé d'un réalisateur peu connu, Luis Frank, émigré juif d'origine lituanienne et combattant de la Guerre d'Espagne, Arteaga compose un essai biographique. Par son ton proche de l'exposé et ses stratégies de distanciation axées sur l'image, **Recuerdos** constitue un contrepoint intéressant à **Yo no se que...**



El viaje hacia el mar

dont la distanciation vient de la présence sonore et visuelle du réalisateur/narrateur et du montage.

Prisioneiros da grade de ferro de Paulo Sacramento, use d'un troisième type d'écriture. Plus direct, saisissant la réalité filmée comme sur le vif, ce documentaire, en grande partie tourné par les détenus de la prison de Carandiru au Brésil, documente leur existence. Ici, le rapport étonnant entre le champ et le hors-champ montre et fait entendre ce que font ces prisonniers, les tableaux qu'ils peignent, la musique qu'ils composent les chansons qu'ils chantent. Il nous montre qui sont ces hommes incarcérés pour vol ou trafic de drogue et non pas les conditions de vie auxquelles ils sont réduits. Ainsi, la profonde misère et la cruauté de cette prison sont d'autant plus visibles qu'on nous les fait voir au moyen des récits, sans nous les montrer vraiment ou, alors, sans insister — sauf pour les photos insoutenables de cadavres meurtris. La conjugaison de l'immontrable et du filmable, tout en laissant le spectateur imaginer, épargne aux prisonniers le regard humiliant d'autrui et préserve leur dignité.

Reprenant, sur le terrain de la fiction, le thème de la loi et du hors-la-loi, **De passagem**, premier film de Ricardo Elias, raconte l'histoire de deux frères, un apprenti policier et son cadet, hors-la-loi invétéré. Utilisant le hors-champ pour exprimer la présence absente autour de laquelle tourne le récit, ce film, finement scénarisé et remarquablement rythmé, forme avec **Prisioneiros...** un diptyque dont chaque volet cherche la justesse et non le sensationnalisme.

La dignité est le thème du remarquable premier film de Guillermo Casanova, **El viaje hacia el mar**. Magistralement mis en scène, avec un dialogue succinct, et merveilleusement joué, ce film, entièrement composé de plans généraux éclairés avec une justesse émotionnelle frappante, est un road-movie. Dans l'arrière-pays uruguayen d'avant la dictature, un camionneur d'âge mûr, qui a vu la mer, veut la montrer à ses quatre copains. Au moment où ils vont entreprendre le voyage, arrive un citadin qui se lie d'amitié avec les voyageurs et part avec eux. L'histoire est minimale. Le génie se trouve dans l'image, le dialogue et le montage — un film qu'il faut voir pour en apprécier l'humour et la finesse.

Monica Haim